

RAYMOND BOURGAULT TEL QUE JE L'AI CONNU

Un simple témoignage

Raymond me précédait d'un an dans la Compagnie et c'est ainsi que, au cours de nos quinze années de formation, je l'ai regardé évoluer devant moi, disons avec une certaine «vénération». Et voici que, de 1955 à 1974, le destin nous fait cheminer, non plus l'un devant l'autre, mais l'un à côté de l'autre, l'un avec l'autre.

En 1955, Raymond me rejoint aux études spéciales à Paris où nous devons nous préparer, lui en grec et moi en latin, pour l'institution qui était devenue «École supérieure de lettres de la Compagnie de Jésus» (juvénat, pour les initiés!). Après nos années d'enseignement au juvénat, nous vivrons ensemble les dix dernières années du Collège Sainte-Marie, lui comme professeur de grec, puis de sciences de la religion, moi comme professeur de lettres. Ensemble encore, nous passons à la naissante Université du Québec et, en même temps, nous sommes membres d'une nouvelle communauté jésuite sur la rue de la Montagne, communauté qui avait la prétention de tenter un nouveau style de vie communautaire. C'est dans cet esprit que, pour remplacer le terme de «supérieur», alors dévalorisé, Raymond avait créé la savoureuse expression de «coordonnateur des charismes». Puis, pendant trois années, à titre de responsable du secteur de l'éducation, je fus bien placé pour apprécier, à partir d'un autre point d'observation, le charisme particulier de Raymond. À partir de 1974, nos chemins et nos lieux deviennent différents et c'est de plus loin que je prends connaissance de ses grandes années bibliques. Aussi ai-je bien conscience que mon simple témoignage demeure partiel et fort limité.

Ferveur et noblesse

Quand je pense à Raymond et aux expériences que nous avons partagées, deux expressions me viennent à l'esprit: FERVEUR et NOBLESSE, à la fois de l'esprit et du coeur.

FERVEUR, au sens de effervescence, bouillonnement sans cesse créateur ou créateur. Me viennent irrésistiblement à l'imagination les premières pages de la Genèse où les éléments fondamentaux de l'univers - le tohu-bohu initial - sont en effervescence, s'organisent et s'agencent en un cosmos, une structure intelligible, sous l'influence de l'esprit qui plane sur les eaux primordiales.

Toute sa vie, Raymond a recréé l'univers, mu par un esprit qui n'était pas sans quelque puissance, mu surtout par ce besoin de comprendre, de saisir les corrélations, de co-naître au monde de l'espace et du temps, mu aussi par ce besoin de communiquer, de partager ses enthousiasmes, ses découvertes, sa foi dans un Sens. Raymond comprenait le sens du monde et de l'histoire en les

recréant. Il comprenait aussi la pensée des grands maîtres en la recréant et lorsqu'il nous parlait de Lonergan ou de Teilhard, nous sentions bien que nous étions en communion avec une symbiose de pensée dont les composantes d'origine étaient indiscernables.

La personnalité de Raymond se caractérisait aussi par une authentique NOBLESSE de l'esprit et du coeur. Incapable de pensées étriquées, terre-à-terre, les oeuvres de son esprit étaient toujours pénétrées de grandeur, de générosité, je dirais d'un certain envol que l'on peut qualifier de noble. Le coeur aussi, incapable de sentiments mesquins, rancuniers, était généreux, large, ouvert. J'en ai fait personnellement souvent l'expérience. Cette noblesse - naturelle ou acquise, je ne sais - s'exprimait même dans son maintien, ses attitudes, ses façons d'aborder, d'accueillir, jusque dans son sourire. Dans une première approche, on pouvait imaginer en lui quelque chose de guindé, de raide, voire d'artificiel. C'était des marques de cette retenue qui le caractérisait.

Le séducteur

Peut-être que certains aspects de la personnalité de Raymond auraient pu créer une distance et, pourtant, il fut un séducteur. À toutes les étapes de sa carrière, Raymond a eu des admirateurs, des disciples fidèlement attachés à sa pensée et à sa personne, des inconditionnels qui deviendront, avec le temps, des initiés. Je croirais que la force de cette séduction venait en partie de cette ferveur créatrice de l'esprit, de cette noblesse du coeur.

Dans ses années d'enseignement au jувénat et au Collège Sainte-Marie, j'ai été le témoin de cette capacité de séduction, témoin privilégié puisque nous avons souvent - hélas pour moi - les mêmes étudiants. Raymond suscitait de l'enthousiasme au sens premier du mot: il inspirait.

Les étudiants pouvaient être éblouis par son savoir, par ses brillantes synthèses, ses aperçus étincelants, mais je sais qu'ils ne se sentaient pas dominés, écrasés. Au contraire, ses étudiants se sentaient grandis, valorisés. Au contact de la pensée de Raymond, ils découvraient en eux des possibilités insoupçonnées. Non seulement Raymond recréait le monde, mais je dirais qu'il recréait des personnes, qu'il rendait les étudiants créateurs à leur tour.

Quant à ses collègues, ils pouvaient parfois juger bon de ne pas entrer pleinement dans ses synthèses, dans ses créations; ils pouvaient être en désaccord avec tel ou tel aspect de sa pensée, mais cela n'entamait en rien le respect, l'attachement à la personne, je dirais même une certaine admiration. Il y avait au fond de Raymond quelque chose qui le rendait intouchable, inattaquable. Et pourquoi ne serait-ce pas cette ferveur, cette noblesse?

Face à l'échec, à l'adversité

Cet aspect «diamantaire» de la personnalité de Raymond se révélait aussi face à ce que nous appellerions des échecs, des adversités. Mais je me demande si la notion d'échec pouvait entrer dans sa vision positive. Qu'il me soit permis d'évoquer ici quelques moments dont j'ai été le témoin, parfois unique. Je les trouve révélateurs.

À Paris, Raymond était inscrit à l'École pratique des Hautes Études en vue de l'obtention d'un diplôme. Grâce à l'influence d'un jésuite français, helléniste connu, le père des Places, il avait obtenu d'avoir comme patron Pierre Chantraine, philologue grec de haute réputation. Pendant deux ans, Raymond travaille avec acharnement son mémoire sur un des chants de l'Odyssée. Il me parlait souvent des rapports qu'il qualifiait de «méta-historiques» entre Ulysse et Job, tous deux hommes de douleur. Il m'avouait lui-même n'avoir pas, au cours des deux années, rencontré son patron plus de deux fois parce que, pensait-il, le père Chantraine ne pouvait pas, lui philologue rigoureux, entrer dans les vastes perspectives qui s'ouvraient devant lui. Ce qui devait arriver arriva. Raymond remet son mémoire à son patron au terme de ses deux années de travail acharné. Il ne fut pas accepté. Je me rappelle ce soir de juin où, dans la mansarde que nous partagions rue de Grenelle, Raymond me fit part de la lettre courtoise, mais décisive de père Chantraine, de la non-acceptation.

Coup dur pour Raymond, coup qu'il ne prévoyait pas dans son optimisme naturel et dans la confiance en soi qu'il avait développée. Et cependant, aucune expression de sentiments d'amertume ou de rancœur: il en était incapable de par sa noblesse. Ni sentiment écrasant d'échec. Simplement, sa pensée n'avait pas été comprise. Il a profité de son séjour à Paris. L'absence de diplôme ne l'empêchera pas de penser et de travailler. Il rebondira.

En 1971, Raymond est professeur à l'UQAM. Même s'il possède une scolarité de doctorat, le besoin se fait sentir pour lui d'avoir aussi le diplôme. Il présente aux Facultés de la Compagnie de Jésus une thèse considérable intitulée «Éléments de pneumométrie. Introduction à l'interprétation des spiritualités». Même scénario qu'à Paris. Sa thèse n'est pas acceptée par des professeurs qui étaient - et sont encore - des maîtres. Cette fois, c'est à titre de responsable du secteur de l'éducation que j'accueille les confidences de Raymond. Même attitude intérieure qu'à Paris. Grande déception: oui. Amertume: non. Simplement, sa pensée n'a pas été comprise. Nous ne pouvons nous empêcher d'évoquer un certain soir, rue de Grenelle. Raymond trouvera dans sa ferveur créatrice l'énergie inépuisable d'un nouveau rebondissement.

Cette fois, ce sera à la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal qu'il présentera une étude exégétique du chapitre 21 de Jean avec ses aspects ecclésiologiques. Je me fais évidemment un devoir et un plaisir d'assister à la soutenance. Raymond sera docteur. Il se trouve que je suis à ce moment-là responsable des Publications des Facultés S.J. Il me demande de publier sa thèse dans la collection Recherches. Connaissant de près sa longue histoire, je serais heureux de contribuer de

quelque manière à cette sorte de reconnaissance officielle qu'est la publication. Son patron de thèse demande, avant publication, quelques retouches. Pour lui, c'est impossible. Il me dit préférer écrire un autre ouvrage. Et sa thèse, non publiée, s'ajoutera à la collection de ses inédits.

"Quand on est devenu un maître..."

Cette revue des thèses de Raymond nous fait prendre conscience de son cheminement, des domaines dans lesquels il a voulu acquérir une maîtrise. S'agit-il pour lui de domaines complètement différents? Non pas. Les points d'appui ou de départ peuvent être différents, ils peuvent passer du grec à l'histoire des religions, et à la philosophie de l'histoire, et à la Bible, mais le dynamisme fondamental de la recherche demeure le même: une compréhension de l'univers, de l'histoire, du sens global.

Je me rappelle que, dans ses premières années d'enseignement, il aimait, à partir d'un groupe de racines indo-européennes, refaire de grands pans de l'histoire. Un souvenir reste bien vivant. À Paris, je suivais un cours du professeur Minard sur les racines indo-européennes. Je ne comprenais pas tout, mais j'avais quelque habileté à prendre des notes. Le soir, Raymond venait à ma chambre, transcrivait mes notes, m'expliquait ce que je n'avais pas compris et il prolongeait le cours par des considérations qui dépassaient la philologie et qui s'ouvrait sur une philosophie de l'histoire.

De même, l'exégèse des textes bibliques a toujours fait partie de sa démarche intellectuelle et spirituelle. J'aime rappeler un autre souvenir ancien. C'était en 1960, Raymond venait d'arriver au Collège Sainte-Marie. Au mois de mars, il est invité à donner l'exhortation communautaire mensuelle. Il prend comme sujet le récit lucanien de l'Annonce à Marie. Avec brio, il nous montre comment Luc avait composé et structuré cette annonce à partir d'éléments puisés dans les annonces de l'Ancien Testament, en insistant plus sur la signification du récit que sur un substrat historique invérifiable. J'entends encore les protestations de la part de certains pères, indignés qu'on leur enlève l'Annonciation telle qu'ils l'avaient toujours entendue. Et Raymond, tout souriant, ne comprenait pas que l'on ne comprît pas. Peut-être heureux, au fond de lui-même, d'avoir fait choc, d'avoir dérangé des esprits habitués.

Il y a deux ans, je rencontre Raymond et je lui demande s'il était allé entendre un conférencier d'une certaine notoriété. Il répond avec un sourire qui donnait du charme à son affirmation: "Tu sais, Arcade, quand on est devenu un maître, il est toujours pénible d'aller écouter des conférences". Cette parole est restée gravée dans mon esprit et le sourire aussi.

Une dernière rencontre

Le mercredi qui a précédé le décès de Raymond, le 27 avril, le père Florian Larivière, son ancien provincial et recteur, m'invite à l'accompagner à Saint-Jérôme pour une dernière visite. Nous avons

trouvé un Raymond accueillant, au large sourire, figure rayonnante malgré la souffrance, pleine lucidité. Cette rencontre m'a fait revivre tout un passé; elle m'a profondément ému.

Raymond nous a parlé des étapes de sa maladie, des périodes d'angoisse qu'il avait traversées, de la sérénité retrouvée, de son espoir, et tout cela dans une grande liberté. On ne sentait pas un homme enfermé, accaparé par sa propre souffrance mais dégagé, libre, capable d'objectiver, un Raymond lumineux.

Je lui ai posé candidement la question: "Raymond, quand tu fais une rétrospective de ta vie, quelle est la période qui t'a, humainement, le plus comblé, qui t'a apporté le plus de satisfaction?". Il répond sans hésiter: "Mes trois premières années d'enseignement au juvénat". C'était la ferveur première. Il avait une richesse à donner, des étudiants, avides, capables de la recevoir. Il connaît la joie d'éveiller des esprits à eux-mêmes. Sans doute aussi qu'il prend davantage conscience de ses possibilités. Mais il ajoute: "Ce fut aussi la dernière période, celle des groupes bibliques. Je mets les deux périodes sur le même plan de satisfaction: la jeunesse, la maturité". Il nous parle aussi, avec discrétion, d'une période moins comblante.

C'est avec une satisfaction évidente qu'il nous annonce la parution imminente d'un choix de ses oeuvres, grâce à l'initiative de quelques disciples. C'est une forme de reconnaissance de la valeur permanente de sa pensée, un prolongement de lui-même. Il espère, mais avec un certain détachement, voir l'oeuvre. Personnellement, connaissant bien l'histoire de Raymond, cette nouvelle me ravit.

Enfin, à notre grand étonnement, Raymond nous confie que, dans sa maladie, il prépare un livre sur Jésus. Je me suis senti incapable de lui poser une question sur le degré d'avancement de ce livre. C'eût été indiscret. Je me suis dit en moi-même: peut-être et même sûrement que ce sera un manuscrit inachevé, un manuscrit qui se terminera, non pas dans l'écriture, mais dans un acte vital, un manuscrit dont le Seigneur lui-même corrigera les épreuves tout en l'achevant. Peut-être aussi qu'il voulait signifier par là que toute sa vie avait été un livre sur Jésus, une recherche de Celui qui est la Clé de l'histoire, le Sens ultime de l'univers, un livre dont il rédigeait les dernières pages, celles qui s'ouvrent, non plus sur la recherche, mais sur la vision.

Raymond, je veux que ces quelques mots soient un témoignage de l'estime que j'ai pour toi et aussi un acte de reconnaissance pour les exemples de ferveur, de noblesse et de courage que tu nous a donnés.

Arcade Gingras, S.J.

Le 22 mai 1994
